

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

Suite et fin.

Il avait une assez forte somme en or qu'il portait sur lui dans une ceinture de cuir. A l'aide de cet argent, il pourrait facilement reconstruire sa fortune dans les colonies anglaises où il serait complètement inconnu.

Une nuit qu'il avait regagné son cadre et rêvait à sa prochaine arrivée en Amérique, il fut soudain tiré de ses réflexions par un cri sinistre qui retentit sur le pont et que suivit un grand tumulte. Il s'habilla en un clin-d'œil, passa sa ceinture autour de son corps et monta sur le tillac.

—Le feu! le feu! criaient les marins en courant éperdus sur le pont.

A la lumière des étoiles, Bigot entrevit en effet une épaisse fumée qui sortait par les écoutilles. Il s'approcha et aperçut une grande lueur qui tranchait sur les ténèbres épaisses du fond de calle.

Un matelot imprudent avait déposé une chandelle allumée au-dessus d'un baril de goudron, qu'on avait ouvert dans la journée pour faire quelque réparation au navire. Appelé subitement sur le pont, le marin avait oublié sa chandelle qu'un coup de tangage avait jetée tout allumée dans le goudron qui avait pris feu.

Le capitaine arriva sur le tillac au moment que Bigot y mettait le pied. Il voulut d'abord essayer de faire éteindre la flamme qui dévorait ses longs anneaux dans les flancs du navire comme un serpent qui voudrait bondir hors de sa cage. Mais il reconnut bientôt l'inutilité des efforts de tout son équipage réuni. Le foyer en était déjà trop étendu pour qu'on pût éteindre l'incendie.

—Fermez les écoutilles, et qu'on mette les chaloupes à la mer! commanda le capitaine.

C'était tout ce qu'il restait à faire. En privant ainsi le feu de l'air extérieur, on arrêtait un peu son action dévorante et l'on retardait d'autant le désastre.

On jeta en grande hâte une boussole et quelques provisions dans chacune des deux chaloupes du bord.

Mais l'effroi s'était emparé de tous; car on entendait sous le pont les grondements sourds de l'incendie qui dévorait avec rage les parois intérieures du vaisseau.

Aussi s'y prit-on avec tant de précipitation pour mettre la première chaloupe à l'eau que les amarres qui la retenaient ayant été mal attachées, l'embarcation tomba lorsqu'elle n'était encore qu'à moitié chemin, et s'en alla frapper contre le flanc du navire où elle s'ouvrit en deux.

Un long cri de désespoir s'éleva sur le pont et chacun se précipita vers le dernier canot.

—Attendez! cria le capitaine.

Mais déjà matelots et passagers, pendus aux cables, faisaient glisser l'embarcation jusqu'à l'eau.

Comme elle touchait la mer, un craquement sinistre se fit entendre sous les pieds de tous.

Une partie du pont s'écula par le milieu; puis une longue et pétillante gerbe de feu monta en rugissant jusqu'à la grande hune.

La terreur se saisit de tous, et sans écouter la voix du capitaine et du second qui seuls avaient gardé leur sang-froid, chacun se précipita dans le canot.

Alors ce fut une lutte horrible pour entrer dans la chaloupe. Les premiers arrivés, s'apercevant qu'elle était déjà trop chargée, voulurent repousser les autres qui se jetaient sur eux en blasphémant et disputaient leur part de vie avec l'acharnement du désespoir.

Cet affreux tableau était éclairé par l'incendie qui, après avoir léché le grand mât, prenait maintenant aux voiles dont les lambeaux enflammés s'envolaient en pétillant au vent de la nuit.

Bigot, le capitaine et son second étaient seuls restés sur le pont et s'étaient réfugiés sur le gaillard d'arrière encore à l'abri du feu.

Ils jetèrent un regard d'épouvante et d'angoisse sur la chaloupe encombrée, où se voyait un terrible fourmillement d'hommes sinistrement éclairés d'en haut.

—Les malheureux n'iront pas loin, dit le capitaine. Laissons-les s'entrégorger pour se noyer ensuite et tâchons de couper le gui d'artimon afin de nous y soutenir après l'avoir jeté à la mer.

Avant une hache qui se trouvait à portée de main, il s'en saisit et se mit à attaquer la pièce de bois retenue au mât d'artimon.

Il en avait à peine coupé la moitié qu'une clameur profonde s'éleva sous l'arrière du vaisseau.

Bigot se pencha sur le bastingage.

Chargée outre mesure et violemment balancée par la lutte acharnée dont elle était le théâtre, la chaloupe s'était emplie d'eau et sombrait. Le grand nombre de ceux qui la montaient, et qu'un combat corps à corps tenait enchevêtrés, s'abîma du même coup que le canot. Les quelques survivants essayèrent de regagner le vaisseau à la nage. Mais le vent gonflait toujours les voiles de misaine et d'artimon, et le navire allait plus vite que les nageurs; tous, l'un après l'autre, disparurent sous la vague après avoir jeté un lugubre et dernier cri d'appel.

Maintenant, le feu gagnait la poupe du vaisseau. Le second prit la hache d'entre les mains fatiguées du capitaine et parvint à détacher le gui du mât.

Après avoir tranché les cordages qui le retenaient encore, les trois hommes réunirent leurs forces et poussèrent la pièce de bois sur le bord.

Il était temps, car la chaleur devenait tellement intense qu'il était impossible de rester deux minutes de plus sur le vaisseau.

Tous trois donnèrent donc une dernière poussée au gui qui, en tombant à la mer, y plongea d'abord pour surnager ensuite.

Bigot, le capitaine et le second s'y précipitèrent après l'épave et se cramponnèrent heureusement à ce bois protecteur.

Des cinquante hommes, pleins d'espérance et de vie, qui, deux heures auparavant, montaient le vaisseau, il ne restait plus que ces trois malheureux accrochés sur une pièce de bois perdue sur l'océan.

Le navire en feu s'éloignait d'eux, promenant sa trombe de flamme sous le ciel noir.

Un moment vint où le vaisseau apparut embrasé depuis la ligne de flottaison jusques aux hunes. Puis soudain, il s'enfonça sous les flots et tout releva ténébreux.

Énervés, grelottants, les trois survivants à ce désastre passèrent la nuit sans dire un mot. Tenant embrassée l'épave protectrice, ils attendaient le jour avec anxiété, espérant d'être secourus.

Elle vint enfin cette aurore si désirée. Mais le soleil se leva derrière les nuages et le jour apparut terne et sombre comme les pensées des trois naufragés.

Longtemps, l'un après l'autre, ils se soulevèrent sur l'épave flottante pour regarder au loin s'ils n'apercevaient pas quelque voile. Mais ils ne virent rien, rien que les sillons innombrables et agités des vagues verdâtres, et au-dessus la grande coupole du ciel gris.

Après avoir proféré quelques plaintes, ils se turent en hommes qui les avaient inutilement.

Vouloir analyser leurs souffrances durant la longue journée qui suivit, serait marcher sur les brisées du Dante et décrire des supplices de damnés.

Enfin, quand les douze heures du jour eurent égrené chacune de leurs minutes séculaires sur les infortunés, la nuit revint encore augmenter leur détresse, la nuit pleine d'horreur, la nuit épaisse où les yeux cessant de voir, l'âme semble perdre alors le seul vrai don que Dieu veut bien laisser à l'homme après la chute d'Adam, la divine espérance.

Tremés par l'eau de mer, transis par le vent glacé de la saison, haletants de soif et de faim, ballottés par les vagues, toujours en danger d'être submergés, perdant tout espoir d'être secourus, ils pouvaient se faire une idée de l'éternité des démons durant cette interminable nuit.

Moins habitué à la misère que ses deux compagnons, Bigot souffrait davantage. La faim, ce vautour qui fait un nouveau Prométhée de chacun des malheureux qu'elle assaille, la faim mordaient ses entrailles. Sa bouche altérée souffrait la fièvre ardente qui dévorait sa poitrine aussi mise en feu par l'action de l'eau salée qu'il avait avalée pour tromper sa soif.

Alors, il se mit à blasphémer contre Dieu, ce Dieu qu'il avait tant outragé, dont il niait l'existence, alors qu'il était heureux et vers lequel, maintenant qu'il se sentait écrasé par sa main puissante, il crachait une dernière insulte.

—Honte à vous! lui dirent les deux autres, d'outrager ainsi celui qui seul peut nous sauver.

Et comme Bigot continuait de vomir ses imprécations, le capitaine et le second lui crièrent de mettre fin à ses blasphèmes ou qu'ils le jetteraient à l'eau.

Bigot se tut enfin.

Or, il advint ensuite une étrange chose. Le délire de la faim ayant envahi le cerveau de l'Intendant, il eut une vision terrible.

Il lui sembla voir le spectre du baron de Rochebrune planer sur les eaux. C'était bien lui, le vieil officier, avec son visage décharné, ses grands yeux creusés par la misère et les larmes, et ce sombre regard qu'il lançait sur l'assemblée brillante qui frémissait à ses lugubres prédictions dans la nuit de Noël mil sept cent cinquante-cinq; alors qu'il jetait à Bigot et à ses complices, avec son dernier souffle, cette malédiction suprême: «Puisse mon spectre funèbre escorter votre agonie au passage de l'éternité!»

—Rochebrune! cria Bigot. ... Encore toi!... Que me veux-tu donc, vieillard trois fois maudit?... Que t'ai-je fait pour que tu me poursuivies ainsi depuis le Canada jusqu'au donjon de la Bastille et en pleine mer?... Tu me montres ta poitrine.... c'est vrai.... On dit que tu mourus de faim par la faute de mes employés.... Mais je n'en savais rien.... Tu ris. Oh! tu es bien vengé, va, car je souffre les mêmes tortures, à mon tour.... Combien de jours mis-tu donc à mourir?... Il y en a deux que j'expire, moi, et je suis encore vivant.... Tu t'approches!.... Oh! ne me touche pas! Va-t'en!! Va-t'en!!!

Et le misérable criait d'une voix tellement épouvantable que les deux hommes, qui se tenaient cramponnés à l'autre extrémité et au milieu du gui, oublièrent leur propre misère et sentaient leurs cheveux se dresser sur leur tête.

—Cet homme doit être un bien grand criminel, dit le second.

—Oui, plus encore que je ne le croyais, répondit le capitaine; et c'est lui qui a, sans doute, attiré sur notre bord les malédictions du ciel.

La nuit se passa dans ces terreurs sans nom. Quand la seconde aurore vint éclairer l'épave, la position des trois naufragés était désespérée. Ils sentaient leurs forces s'en aller rapidement. Par surcroît de malheur, la mer se faisait tellement grosse qu'il leur fallait d'immenses efforts pour n'être pas arrachés du gui par les vagues furieuses.

Le capitaine, qui était le moins abattu de tous, se souleva à demi sur l'épave et promena son regard autour de lui. A peine se furent-ils arrêtés sur l'ouest qu'il jeta un grand cri:

—Une voile!

Le second regarda à son tour.

—Elle vient sur nous! dit-il.

Bigot voulut imiter ses compagnons. Mais ses forces le trahirent et il s'affaissa lourdement sur le gui, qu'il embrassa avec la frénésie de gens qui se noient.

Le navire voguait effectivement de leur côté. Si, par bonheur, il venait en droite ligne, il les atteindrait en deux heures.

Ballottés entre l'espérance et la crainte, les deux marins se soulevaient à chaque instant hors de l'eau pour constater les progrès et la direction de la course du navire en vue.

—Il vient! il vient sur nous! répétaient-ils avec ces transports de joie d'hommes pleins de vie, mis par un accident subit aux portes du tombeau et qui se voient tout à coup miraculeusement sauvés.

Ranimé par leurs cris, Bigot recouvra quelque peu de force.

—Nous allons donc être sauvés, dit-il. Et malgré que j'attire sur vous, à votre dire du moins, les malédictions du ciel, je ne crois pas que ce Dieu que vous craignez tant m'excepte de votre délivrance.

—Ecoutez! s'écria le capitaine, si vous continuez vos railleries impies, foi de Breton, je vous pousse à l'eau tout de suite.

La menace était si bien accentuée que Bigot n'osa pas l'affronter.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis que le navire était en vue, et ses voiles, qui d'abord n'en paraissaient faire qu'une seule et n'étaient pas plus grandes à l'horizon que la blanche aile d'une mouette, se dessinaient clairement maintenant entre le ciel et l'eau.

—S'il ne peut pas changer son allure! disait le capitaine avec un regard d'angoisse, dans une demi-heure nous serons sains et saufs!

Le cœur battait bien fort aux trois naufragés. La minute suprême où ils pourraient être aperçus approchait.

Le navire venait toujours en plein sur l'épave. Avant même qu'il fût à portée de voix, les malheureux se mirent à crier de toute la force de leurs poumons affaiblis.

Longtemps leur appel courut sur les flots, sans être entendu de ceux qui montaient le bâtiment.

Mais comme le navire n'était plus qu'à deux cents pieds du gui flottant, la figure d'un matelot se pencha sur le bastingage, puis successivement plusieurs autres qui se mirent à crier de leur côté.

On les avait aperçus.

Il était temps, car les naufragés n'avaient plus de souffle.

On arrêta le navire, une chaloupe est mise à la mer et fait force de rames à leur secours.

—Si Dieu existe, dit Bigot, après tout, c'est un brave homme!

Le capitaine va se jeter sur lui.

Mais la chaloupe arrive.

—Dépêchez-vous! orient les matelots de l'embarcation. Un requin suit le sillage du vaisseau depuis deux jours, et dans un clin-d'œil il peut être ici.

La mer est si grosse qu'il est impossible de longer de trop près l'épave contre laquelle la chaloupe pourrait se briser. Aussi, le capitaine et le second se jettent-ils à la nage. Ils gagnent en dix brassées l'embarcation à bord de laquelle ils sont hissés par des bras empressés.

Bigot veut les imiter; mais il a compté sans ses forces épuisées et sans le poids de sa ceinture bourrée d'or, dont il ne s'était pas séparé.

A peine a-t-il lâché l'épave qu'il enfonce sous la vague.

Il veut crier, mais sa voix se perd sous l'eau.

—Le requin! s'écrie l'un des matelots, voici le requin!

On se penche sur les rames pour voler au secours du malheureux, quitte à heurter le gui flottant.

Bigot a pu entendre le cri d'alarme.

La terreur lui donne comme un choc électrique et communique à ses muscles une vigueur inattendue.

Ses bras frappent vigoureusement la lame et sa tête remonte hors de l'eau.

Encore deux brassées, deux secondes et il atteindra l'embarcation.

Mais les matelots poussent un exclamation de terreur et leurs rames s'arrêtent immobiles.

Une éclair argenté sillonne l'eau verte à trois pieds de Bigot.

Puis une grande gueule rouge bordée de dents longues et blanches jaillit hors de la mer, s'élançant encore, s'ouvre et se referme avec un bruit mat sur le corps du misérable nageur.

Un seul cri, mais horrible, épouvantable, retentit. Le monstre marin rentre sous les

vagues. L'eau se teint de sang et ballotte un instant quelques débris humains qui, eux aussi, finissent par disparaître sous les flots.

Après le châtiement des hommes, était enfin venue la vengeance de Dieu.

F. IN.

FAITS DIVERS.

Le Réd. M. Bois, curé de Maskinongé, et le Révd. M. Beaubien sont arrivés hier matin d'un voyage de quinze jours aux États-Unis. M. Bois est un de nos archéologues les plus remarquables et il est allé aux États-Unis dans le but d'enrichir d'ouvrages rares sa bibliothèque historique si remarquable. On nous dit que le savant abbé, auteur de plusieurs travaux historiques fort estimés, va publier prochainement quelques études biographiques de mérite, dues à de longues années de recherches, entr'autres une vie de Madame de la Peltrie.

MYSTÈRES.—On vient de ramasser à un débarcadère à Dublin, une petite boîte en bois adressé au capt. Wm. Henry Carleton, du 21e de fusillers, 4e division, armée anglaise, en Crimée. Savez-vous ce que la boîte contenait? dans un morceau de toile fine, le pied et le cœur d'une femme, fraîchement coupés. Il y a probablement là-dessous quelque roman mystérieux, tragique.

Les promesses de mariage aux États-Unis ne sont pas sans danger; témoin, ce veuf quadragénaire, de Brooklyn, qui vient d'être condamné à payer \$15,000 de dommages intéréts à sa ménagère, à qui il avait fait des promesses qu'il a oubliées de tenir.

Un jeune dandy, au tempérament un peu trop bouillant, de Peoria, Illinois, avait offert à une demoiselle de l'accompagner chez elle après le bal; celle-ci, qui avait déjà accepté pareille offre d'un autre admirateur, refusa poliment. Il en fut tellement piqué qu'il la poignarda au milieu même du salon. Quelques jours après, la pauvre enfant est morte de sa blessure et l'impétueux jeune homme a été condamné au pénitencier à perpétuité.

Amoureux, le membre de la Commune, était à Brest sur les pontons, sous un faux nom, Pierre Dumont. Rien n'avait été découvert à sa charge, et il était assez doucement traité. Malheureusement pour lui, le faux Pierre Dumont n'eut pas confiance dans la durée de son incognito, et le 27 septembre, il se jeta à la mer pour gagner le rivage à la nage. Ses forces le trahirent, et au milieu de la rade il dut appeler à son secours une embarcation qui se trouvait à portée de la voix.

Repêché il fut reconduit sur ce ponton, où son vrai nom fut enfin découvert. Il va prochainement passer en conseil de guerre.

Le piquant de l'histoire, c'est qu'une ordonnance de non-lieu allait être donnée en faveur de Dumont.

LE SOULIER RÉVÉLATEUR.—M. Jérôme Canfield, demeurant au n. 152 Henry street, à Brooklyn, étant venu à s'éveiller au beau milieu de la nuit de vendredi, vit au pied de son lit un individu en train de retourner les poches de ses vêtements. Justement indigné, il voulut s'élanter en bas du lit; mais au premier mouvement qu'il fit, le voleur l'ajusta avec un revolver et tira, puis décampa, pendant que M. Canfield se tâta et constatait avec satisfaction que la balle avait passé par-dessus sa tête et s'était enfoncée dans la muraille. En fuyant, le quidam laissa tomber un de ses souliers, une lanterne sourde, un revolver et un couteau. M. Canfield ramassa soigneusement ces diverses pièces de conviction et les porta à la police qui, ayant flairé et inspecté le soulier, jura de retrouver son propriétaire. Elle l'a retrouvé en effet lundi soir, en la personne de James Curry, l'un des bandits les mieux réussis de Brooklyn. Il a commencé par nier et par jouer l'étonnement; mais de courtes perquisitions ont amené la découverte du soulier jumeau de celui ramassé par M. Canfield. En face de ce témoin écrasant, quoique muet, Curry a baissé les yeux et s'est laissé écrouler sans plus d'objections.

MYSTÈRE À ÉCLAIRCIR.—La femme et la fille de M. Fullman, riche terrassier de Bloomfield (New Jersey) ont été trouvées la semaine dernière, l'une agonisante, l'autre morte, dans la chambre qu'elles occupaient en commun. La veille au soir elles étaient toutes deux très bien portantes, et la rumeur publique accuse leur époux et père de les avoir assassinées. M. Fullman était connu à Bloomfield par la violence de son caractère, et les mauvais traitements qu'il infligeait à sa femme et à sa fille n'étaient depuis longtemps un secret pour personne.

Les perquisitions faites à la nouvelle de la mort de la petite fille, ont amené la découverte de notes naïves écrites par elle sur les pages blanches de ses livres d'école et qui seront un témoignage terrible contre son père, car elles établissent que M. Fullman, bien que relativement riche—il est propriétaire d'immeubles valant au moins \$15,000, ne donnait même pas à sa famille des moyens suffisants d'alimentation.

Mme. Fullman vit encore au moment où nous écrivons, mais elle est au plus mal et il est douteux qu'elle recouvre assez de force pour fournir des explications à la Justice.—*Minerve.*